



## La faute

---

*Ariel Weil*

Accoudée au comptoir, Yasmine attendait que les grains de sucre brun qui achevaient de cuire dans le café turc se dissolvent entièrement pour adoucir l'amertume déposée au bord de ses lèvres. Le café « boueux » — comme on l'appelait ici, en arabe — reflétait l'âme de Yasmine : sombre, amère et violente. Elle comptait sur l'arabica pour dissiper la fatigue et la mélancolie qui engourdisaient encore son corps. Le lundi était toujours douloureux. La cervelle alanguie par la grasse matinée du dimanche semblait comme broyée vive par la stridulation du réveil. Sans défense, Yasmine était assaillie par l'évidence de la médiocrité de son existence. Terrassée par sa soudaine clairvoyance, elle souhaitait s'abîmer dans le refuge cotonneux et molletonné du lit. Elle s'écrasait un peu plus dans le duvet de l'oreiller en s'enroulant dans la tiédeur de la couette. Mais le mal était fait, le ver dans le fruit. Le sommeil se dérobait. La journée grise s'imposait à elle, inexorablement. Il fallait composer. Ne pas parler. La voix éraillée aurait chevroté sa peine. Les yeux rouges parvenaient tout juste à écarter les paupières alourdies, irritées par le jour blanc et sale. Seule, toujours à la même place, Yasmine feuilletait *Libération*, transition douce vers le monde alentour. Les habitués de l'estaminet la reconnaissaient sans la connaître : juste assez pour la saluer discrètement du chef, sans un mot. On ne lui posait pas de question. Personne ici, du reste, ne souhaitait s'expliquer.

La musique orientale et douce, la décoration fruste et surannée, dissuadaient encore les nouveaux arrivants de l'ancien quartier ouvrier. Mais Belleville changeait. La hausse vertigineuse des prix, le goût de la couleur locale attiraient maintenant la bourgeoisie aisée, le monde du spectacle à succès. Yasmine ne se sentait guère plus protégée, comme dans une citadelle assiégée, que dans le petit troquet aux vitres opaques. Aussi sentit-elle son estomac encore nauséux se contracter à nouveau lorsqu'une modification dans la densité de l'air et la tonalité du silence révélèrent qu'un intrus avait pénétré le sanctuaire. Elle maintint un instant les yeux rivés sur l'article qu'elle s'appropriait à lire. Tous les chalands lorgnaient déjà sournoisement l'inconnu. Elle en avait furtivement embrassé la silhouette. Grande, élancée,

soulignée par des vêtements dont l'étroite sobriété disait le prix, elle était celle d'un homme à la mode et sûr de lui. Il s'installa au comptoir, à l'angle opposé à celui de Yasmine. Elle affecta de se replonger dans l'article. Elle tentait de conserver encore un instant la chaleur protectrice de son refuge, qu'elle savait pourtant irrémédiablement éventée.

Un homme inconnu, séduisant, ne laisse aucune femme indifférente. Rien n'est plus cruel pour une femme que d'apparaître à son désavantage. Mais Yasmine était fière. Elle abhorrait les phalocrates qu'elle soupçonnait en la plupart des hommes bien faits. Elle décida de se concentrer sur les caractères du journal qu'elle déchiffrait péniblement. Elle les lirait tous à voix basse avant de relever la tête. Il était question d'un projet de loi sur le point d'aboutir à un vote du Parlement. À la suite d'une recommandation de la Commission nationale de l'informatique et des libertés, un groupe de députés réclamait pour les citoyens l'accès aux données enregistrées et conservées par l'Éducation Nationale qui les concernaient. Yasmine s'intéressait à tout ce qui avait trait aux nouvelles technologies de l'information. Elle suivait également les sujets d'éducation, pour le principal journal dans lequel elle pigeait. Elle oublia un moment les perturbations périphériques pour s'abîmer dans la lecture. Une nouvelle modification de l'air alentour, une compression de la sonorité, la contraignit à relever la tête.

Chacun faisait mine de s'absorber dans sa tasse et sa rêverie antérieure mais tous dévisageaient l'inconnu. Et lui dévisageait Yasmine, sans dissimulation. Il lui adressa un sourire et traversa la salle, la tasse à la main. Il ne lui laissait guère de chance de repli. Il se planta devant elle. « Yasmine ? Ali ! » Après avoir entendu son nom, elle mit du temps à le reconnaître. Il avait pas mal changé depuis le lycée, plus de vingt ans auparavant. Elle, au contraire, qui semblait jadis plus mûre que les autres, paraissait n'avoir pas vieilli. Décontenancée par l'apparence de l'homme accompli — le crâne soigneusement rasé, les vêtements stylés, le sourire étudié —, elle se souvint qu'une amie lui avait parlé de la nouvelle vedette d'un plateau télévisé à la mode, en mentionnant un nom familier. Elle était toujours larguée dans les discussions avec les collègues. Elle n'avait pas la télévision.

Accablée, Yasmine pressentait la conversation qui ne manquerait pas de suivre. Si elle se cachait, c'est qu'elle avait de bonnes raisons. Elle avait déjà rencontré des anciens élèves du lycée, des professeurs d'antan. Tous se souvenaient, joviaux, de la jeune étudiante de légende d'alors. Yasmine, le génie monté des banlieues, la

surdouée improbable. Yasmine, qui avait obtenu les meilleures notes de l'académie au brevet des collèges. Yasmine encore, lauréate du concours des collèges, élue à l'Assemblée Nationale des Enfants pour une rédaction sur l'histoire de sa famille immigrée. Chacun de ces souvenirs ravivait toujours la même douleur. Les longues années de tunnel, à travailler pendant chaque instant d'éveil, le dévouement des vieux professeurs qui n'avaient pas ménagé leurs efforts pour soutenir l'enfant prodige, la joie de ses parents devant la renommée locale de leur fille. Ils n'y comprenaient pas grand-chose, ses pauvres parents, à l'école en français. Mais ils savaient lire dans le regard des professeurs et comprenaient que Yasmine, elle, ne serait pas « orientée » hors de l'école, comme ses deux frères aînés.

Tous ces souvenirs. Cette gloire précoce. Ce travail acharné. Et tout cela en vain. Certains camarades, beaucoup moins brillants, avaient malgré tout terminé leurs études, mené de belles carrières. Chauves et bedonnants, souvent marqués par les années, ils avaient bâti une famille, s'étaient fait une place dans la vie et dans la société. L'un d'entre eux lui avait un jour conté son irrésistible ascension dans une multinationale célèbre. Mélancolique, il regrettait malgré tout certaines erreurs dans son parcours d'endurance. C'est lui qui le premier lui avait parlé du concept de « burn-out » et lui en avait expliqué le sens. Yasmine avait oublié son visage tavelé et le timbre de sa voix. Mais elle se souvenait parfaitement du terme anglais. Elle, c'était à dix-huit ans qu'elle l'avait connu, le « burn-out ».

Son visage et son corps semblaient s'être presque figés pendant l'été du drame. Un drame blanc et intérieur, dont personne n'avait jamais rien deviné, mais qui avait brutalement mis un terme aux promesses infinies de l'avenir. Encore Yasmine s'était-elle affinée, féminisée depuis l'époque des sages nattes et des épaisses lunettes de première de la classe. Elle avait connu des hommes, nombreux, découvert la coquetterie et le maquillage, le régime et le sport. Yasmine était plus jolie, à presque quarante ans, qu'elle ne l'avait jamais été auparavant, et surtout pas à vingt. Personne ne lui en donnait trente, d'ailleurs. C'était cela, d'abord, qui frappait ceux qui l'avaient connue jeune.

Ensuite, chacun voulait savoir quel destin brillant Yasmine avait accompli. Mal à l'aise dans la première étape de la discussion, elle redoutait plus que tout la seconde. Elle avait, autrefois, souvent bredouillé quelque explication confuse. Ses interlocuteurs avaient d'abord cru à une excessive modestie. Mais Yasmine avait ensuite décelé sur leur visage le moment de l'intellection, la déception à peine

masquée et, parfois, l'ombre de la satisfaction mal dissimulée. Comme elle, ses anciens condisciples ne pouvaient manquer de comparer la différence de leurs mérites et des promesses de leur jeunesse avec leurs situations respectives aujourd'hui. Et, comme elle, ils ne pouvaient manquer de conclure en la prenant en pitié. Alors elle s'était décidée à mentir. Elle évoquait maintenant de vagues missions humanitaires, des reportages dans des pays lointains, en pleine guerre. Les regards étaient toujours navrés mais l'admiration supplantait le mépris. On lui savait gré d'avoir sacrifié son avenir au destin de l'humanité. Nous sommes tous reconnaissants à d'autres de faire les choix qui nous semblent généreux. Certains lui posaient des questions précises, ils voulaient faire un don, proposer leurs services. Elles les éconduisaient en noyant le poisson.

Ali s'attardait à la première étape. Il la dévisageait avec un intérêt manifeste. Il se recula d'un pas pour appuyer l'hommage que lui portait son regard souriant. Il semblait découvrir que Yasmine avait des seins, des hanches et des jambes bien galbées, comme si cela lui avait échappé vingt ans auparavant. À vrai dire, Yasmine le trouvait lui-même assez différent de l'étudiant filasse vaguement bohème des années de lycée. Elle se souvenait d'un bon élève dont la nonchalance trahissait néanmoins une culture littéraire insolite et plutôt éclectique. Mais il était bien trop fainéant pour prétendre rivaliser avec l'immensité du savoir encyclopédique acquis à lectures forcées, en cadences infernales, par Yasmine et les quelques autres étudiants qui disputaient à la jeune fille sa première place.

Ali s'incorporait dans son souvenir à la cohorte des étudiants culturellement privilégiés de ce lycée d'élite qu'elle dominait par la force de son acharnement. Il incarnait assez bien le type même de l'étudiant de cet établissement, arborant fièrement son ethnicité de façade comme beaucoup portaient un keffieh de pacotille pour faire solidaire ou révolutionnaire. Faux rebelle mais vrai privilégié, Ali avait grandi dans les chancelleries d'Europe, côtoyant le sérail. Il ne parlait que l'arabe littéraire, d'une langue mal assurée mais à la richesse de vocabulaire façonnée par des années de leçons particulières avec les meilleurs précepteurs.

Médiocres étudiants, piètres travailleurs, la plupart de ses condisciples avaient pourtant trouvé leur voie et, souvent, le succès. Pas un jour sans que Yasmine ne retrouve un nom connu sur la jaquette d'un livre dans la librairie d'une gare, le plateau d'une émission de radio ou la composition d'un cabinet ministériel. Ils ne s'étaient d'ailleurs pas tous révélés sur le tard. Les étudiants du peloton qui suivait à

distance respectueuse le parcours scolaire sans faute de Yasmine au lycée avaient presque tous mené de brillantes études. Les seconds couteaux de sa classe de terminale s'étaient fait admettre dans les plus grandes écoles qui, en France, assurent à des étudiants de vingt ans une place garantie pour la vie. Ils y étaient certes parvenus au prix de souffrances endurées avec une certaine forme de courage. Ils ne disposaient après tout ni de la puissance de travail obsessionnelle de Yasmine, ni de sa passion pour l'étude. Pourtant, ils n'avaient eu qu'à prolonger leur effort un tout petit peu plus longtemps. Celui de convertir leur travail — et souvent leurs héritages — en rente perpétuelle, tandis qu'ils se voyaient providentiellement débarrassés d'une gênante concurrente.

La jeune fille s'était sabordée, ne se présentant pas à la rentrée des classes préparatoires. Elle y avait pourtant été admise dès la première et sans attendre les résultats du baccalauréat, tant son dossier suscitait l'enthousiasme des commissions de sélection. À la place, elle avait modestement rejoint les rangs anonymes d'une université qui ne prévoyait pas de solution pour les gens comme elle, tant les enseignements des premières années étaient destinés à punir les enseignants les plus jeunes et les moins méritants, tant le bétail d'élèves rebut du système d'excellence n'intéressait personne avant que ne se décourage la meilleure partie d'entre eux, dégoûtés d'une académie embourbée dans son agonie.

Yasmine regrettait amèrement les années de labeur dont elle s'était privée. Son avance et son engouement étaient tels qu'elles ne lui auraient pas coûté les efforts exigés des étudiants moins talentueux. Ses professeurs l'avaient suppliée de ne pas gâcher ses chances inouïes. Le proviseur avait convoqué ses parents. Rien n'y fit. Yasmine les avait tous déçus. Elles les avaient tous meurtris en s'automutilant. Elle avait pris peur. Une telle peur de la possibilité d'un échec qu'elle en avait préféré s'imposer la certitude plutôt que d'en prendre le risque. Personne n'avait compris pourquoi. Ni quand. Elle-même n'en finissait pas de n'y rien comprendre. Pendant les vingt dernières années, elle avait eu le temps de ressasser les quelques jours de l'été de ses dix-sept ans où sa vie avait basculé dans une obscurité précoce.

Sans doute le choc de la sexualité, découverte avec le grand amour de sa vie — un garçon qu'elle n'avait jamais revu depuis —, avait-il tenu un rôle. Yasmine, si pudique et si retenue, et surtout si entièrement absorbée par la poursuite du plaisir scolaire, s'était fait mal déflorer au début de cet été de sinistre mémoire qui avait suivi le baccalauréat. Son amant avait mérité sa peine. Il avait patiemment fait sa

cour pendant plus de deux ans. Une cour décente, appropriée et passionnée. Il lui avait écrit des lettres enflammées, lui avait donné rendez-vous dans les salles d'honneur de musées magnifiques. Il l'avait invitée au théâtre et à l'opéra. Il l'avait conviée dans les lieux de culture dans lesquels il avait toujours baigné mais qui, aux yeux virginaux de Yasmine, prenaient l'allure de féeries. Au Grand Palais, à Chaillot, au musée Rodin, à la Comédie Française, sur les boulevards, Yasmine avait vécu comme en rêve une plongée irréaliste dans un monde suranné qu'elle ne reconnaissait que par ses lectures des romans de Balzac, Flaubert et Stendhal. Avant même que son jeune amant ne l'emmène à Rome, à Naples, à Turin ou à Bologne, Yasmine avait découvert Paris comme on visite un pays exotique et lointain, elle qui n'avait pourtant jamais connu au monde que la capitale et son immédiate banlieue.

L'expérience de l'amour, celle surtout de la pénétration, n'avait pas tenu les promesses de transports que la lecture de *La Chartreuse* l'avait mise en raison d'escompter. Mais si l'amour physique l'avait déçu, le désir charnel qui s'était emparé de son corps cet été-là, redoublé sous l'effet du dépit et de l'insatiété, l'avait irrémédiablement altérée. Les aspirations du corps avaient-elles terrassé celles de l'esprit ? Le désir avait-il troublé la concentration ? La confusion violente de ses sentiments d'alors demeurait toujours aussi énigmatique à Yasmine, vingt ans plus tard. L'amour de son amant, plus encore que le désir par lui inassouvi, avait suscité le conflit le plus violent en elle. Elle se souvenait du dilemme douloureux où la plongeaient les sollicitations contradictoires de son amant et celles de l'étude. Les livres qu'elle désirait lire seule et les lieux qu'elle aspirait à découvrir avec lui.

Elle se remémorait encore ce rival qui s'était abandonné un jour à la confiance, lui confiant qu'il ne laisserait pas une amourette de jeunesse le détourner du grand dessein : le succès aux concours. Il visait la réussite scolaire ultime, à portée de leurs efforts acharnés, qui lui assurerait la garantie d'une vie d'honneurs et de mérites. Avec eux l'amour viendrait, facile, abondant et raffiné. Ces propos l'avaient horrifiée, lui faisant soudain mesurer l'abîme qui la séparait de ses concurrents, avec qui elle avait jusque-là pensé faire au moins jeu égal. Entre ce qu'elle devait à l'amour et ce qu'elle devait au succès, elle n'avait pas su choisir. Mais le choix s'imposait-il ? Son amant n'en avait-il pas protesté tant de fois : il l'attendrait autant qu'il le faudrait. Il était prêt à s'allonger sous ses pas, à lui servir de tapis, à se fondre dans la minuscule chambre de son foyer d'étudiantes qu'il visitait clandestinement. Il ne la dérangerait pas. Il la soutiendrait. Et Yasmine se souvenait en effet de l'exaltation

ressentie après les heures de caresses amoureuses, de la force que lui conférait sa présence pour se remettre à l'ouvrage et de l'acuité intellectuelle redoublée qu'elle lui assurait. Non, décidément, il fallait chercher ailleurs que dans l'irruption de l'amour la raison de son suicide intellectuel.

Le rire d'Ali tira Yasmine de sa rêverie. Il moqua, mais tendrement, son absence. Il ne paraissait pas s'offusquer de la distance de Yasmine et de son manque d'entrain. Avec la confiance que possèdent ceux qui ont l'habitude de surmonter aisément les obstacles, il dit à Yasmine vouloir la revoir pour prolonger leur conversation (son « soliloque », plaisanta-il de lui-même). Il devait se rendre à un rendez-vous mais lui proposa de déjeuner avec lui dès le lendemain. Pendant que Yasmine cherchait sa réponse, il lui dit l'heure et le lieu. D'un geste rapide et audacieux, il s'appela du portable que Yasmine avait délaissé sur le comptoir. Il dit « parfait, je t'appelle ». Il avait son numéro.

Vingt ans de cavale, c'était long. Yasmine avait connu de nombreux amants. Elle avait recherché l'apaisement des appétits violents qui revenaient troubler son corps régulièrement depuis l'été de ses dix-sept ans. Elle avait cherché autre chose aussi. Mais cela, elle ne l'avait pas trouvé. L'aurait-elle reconnu si elle l'avait aperçu ? Elle n'était pas sûre de la réponse. Avec le temps, il finissait par lui apparaître qu'un mécanisme crucial et secret s'était inexorablement grippé en elle l'été de ses dix-sept ans. Yasmine était capable de s'éprendre, un peu, de travailler, par moments, mais plus d'aimer ni de réussir. Elle s'était choisie une vie qui minimisait les aléas du hasard et de l'émotion, qui lui procurait une tranquillité que ne troubleraient plus les affres d'une passion désormais bannie. Yasmine était sortie de la route qu'elle s'était elle-même tracée à force d'acharnement, vingt ans auparavant. Depuis, elle menait une existence d'emprunt. Les hommes qui s'éprenaient de cette autre qu'elle-même ne l'aimaient pas, elle. Et comment ceux qui l'auraient aimée, elle, telle qu'elle aurait dû être, auraient-ils pu aimer ce pâle simulacre ? Et comment un employeur aurait-il pu accorder davantage qu'une confiance mesurée et une estime réservée au travail modeste d'un clone sans passion ? Yasmine avait multiplié les postes comme les amants. Sa carrière réfléchissait le miroir brisé de sa vie amoureuse : elle brillait de mille petits feux épars sans qu'une image d'ensemble ne s'en détache.

Alors, Ali ? Elle fuyait d'ordinaire les milieux qui lui rappelaient trop son infirmité sociale. Elle craignait d'usurper les terres que la vraie Yasmine aurait dû fouler parée de son armure étincelante et non pas nue comme un simulacre.

Vingt ans, c'était trop long. Yasmine irait au rendez-vous. Adviendrait que pourrait. Ali appela. Elle accepta sans enthousiasme mais sans conviction contraire.

Au cours des mois suivants, Ali l'introduisit dans un monde brillant et rapide. Celui des producteurs, des auteurs et des acteurs. Un monde d'hommes et de femmes qui se mettaient en scène sans beaucoup plus d'artifices que Yasmine mais face à un auditoire immense décuplé par la presse, la radio et la télévision. Elle découvrit des êtres aussi apeurés, veules et malheureux que ceux qu'elle côtoyait habituellement. Mais ceux-là connaissaient des moments, brefs et fulgurants, où ils trouvaient un passage, une note ou un mot qui leur permettaient de toucher au mystère que nous cherchons tous à élucider, en vain. Quelques-uns, parmi l'entourage interlope d'Ali — danseurs et chorégraphes de l'Opéra, acteurs et metteurs en scène de théâtre, monteurs et scénographes —, parvenaient parfois à arracher d'eux-mêmes des morceaux de chair sanguinolente pour la jeter sur un plateau. Et quelques-uns encore recommençaient, inlassables —souvent après de longues phases d'abattement dont tous ne parviendraient pas à s'extraire —, lorsque le fil ténu rompait. Ces gens-là lui semblaient témoigner d'un courage dont jamais elle n'avait soupçonné la vraie nature, frêle et égocentrique.

Combien par contraste semblait différent le talent des autres, qui gravitaient autour d'eux. Ce talent, que Yasmine avait toujours envié malgré elle, de saisir les opportunités, de prendre la main au grand jeu de cartes sans cesse rebattues de la société. Ceux-là parvenaient avec une maîtrise qui forçait même l'admiration des premiers à leur trouver une scène ou un auditoire, à leur composer une troupe ou à s'y immiscer. Ils avaient, comme Ali, la maîtrise des talents multiples qu'il fallait savoir doser, le sens de la temporalité que nécessitait le déplacement des pions sur l'échiquier. Ces talents n'étaient pas donnés à tous. Yasmine ne les avait jamais eus. Elle le comprenait maintenant. Elle l'avait su sans le comprendre dès l'été de ses dix-sept ans.

Cet été-là, son tourment avait commencé le jour des résultats du baccalauréat. Dans un examen aussi facile, et qui comptait aussi peu pour une élève aussi douée, elle avait échoué. Oh, elle l'avait obtenu, bien sûr, et avec une mention. Mais elle n'avait pas décroché *la* mention, la plus haute distinction, celle qui aurait validé son triomphe. Elle avait paniqué, pour la première fois de sa vie scolaire. Elle n'était pas parvenue à maîtriser le dosage des différentes matières qu'il lui fallait potasser pour se souvenir d'un programme qu'elle dominait pourtant si bien. Le contrôle absolu qui

assurait sa réussite parfaite et douloureuse lui échappait. Elle qui avait subjugué le jury du bac littéraire, matière unique de l'année précédente, en en promenant les membres dans l'intimité de l'œuvre de ses auteurs fétiches, avait perdu la main.

Jusqu'à la proclamation des résultats, elle n'avait pas soupçonné l'étendue de sa défaite et de sa honte. Le rouge lui montait encore aux joues au souvenir de la gifle magistrale dont le claquement sec résonnait dans son crâne vingt ans plus tard. Elle s'était vu attribuer un 4 sur 20 à la composition de philosophie. Elle dont les plus grandes déconvenues l'avaient vu s'accabler de n'obtenir qu'une deuxième ou une troisième place. « L'échec est la véritable pierre de touche de la grandeur » : elle avait mis vingt ans à traiter le sujet. Mais ce jour de l'été de ses dix-sept ans, elle avait su quelque chose d'elle-même qui l'avait brisée. C'était fini à présent. La boucle allait se boucler. Elle allait entamer la dernière partie, écrire la synthèse. Elle embrassait son échec comme un enfant naturel qu'elle reconnaîtrait enfin. Elle pourrait maintenant aimer ceux qui aimaient celle qu'elle aimait enfin. Elle se caressait les bras et les cuisses comme on reconforte un enfant qui sanglote. Elle s'était réconciliée.

Rassérénée, Yasmine ouvrit la grosse enveloppe aux proportions étranges qui traînait depuis quelques jours sur sa console. Elle se doutait de ce que le colis renfermait : il avait le format des anciennes copies d'épreuves. Après la lecture de l'article, le jour de la rencontre d'Ali, elle avait écrit à l'Éducation Nationale, au titre de son droit d'accès à ses archives personnelles, que la loi nouvellement promulguée venait d'établir. Yasmine sortit sans trembler les copies jaunies, vieilles de vingt ans. Elle trouva la composition de philosophie mais s'arrêta, interdite, à la première page : son nom n'y figurait pas. À la place, celui d'une inconnue : leurs copies avaient été échangées par erreur.